

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 50

Artikel: Lettre d'un Lausannois : à un compatriote habitant l'Amérique
Autor: X.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210867>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

comparurent à sa barre rendirent toujours hommage à sa droiture, à son équité, à sa bienveillance. N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un juge ?

V. F.

Petite Jeanne. — Un monsieur d'âge mûr fait de son air le plus grave à la petite Jeanne qui a sept ans :

— Voyons, Jeanne, veux-tu m'épouser ?

L'enfant, qui a pris la chose au sérieux, fait une petite moue et ne répond pas.

— Allons, réponds, dit la maman, veux-tu épouser monsieur ?

Petite Jeanne, très troublée :

— Je... je veux bien. Puis, se penchant vers sa mère et à mi-voix : Mais j'en aimerais mieux un plus neuf.

ON DRAGON A TSEVAU

EIN vaitcé iena que m'a èta contâie pè on frâte que dit côque coup dâi dzanhie. La vo vu dere tot parâi.

Vo sède prau que noûtre sordâ l'ant dû allâ borrà noutré frontière et gardâ noutré bouène. Lè calonniè, lè carabiniè, lè sordâ que lâi diant fantassin, mîmameint tant qu'ai dragon à tsevau sant parti. Lè stau zisse que faillâi vère avouè lau grante palace, lau solâ à mandze que vant tant qu'ai dzénâo, lau tsausse de couâi, lau cheintere et lau kièpi avoué clli bet de quuvetta que lâi mettant d'essu. L'étant asse fiè que ion que vint po lo premî coup dau conset communat, et picatâvant su lau tsevau que l'étai ma fai bin biau.

Lo pe galé de clliau z'hommo à tsevau ètai prau su Couiston. L'avâi bounâ façan, mâ l'avâi fê souffri sa fenna, la Luise à Bâozon. Quand l'avâi èta su son pique, la Luise l'ètai tot parâi saillâte que dèvant; lè get lâi pequâvant, et ie pelhiounâve on bocon; cein lâi fasâi bin mê d'itre d'obedjâ de dremi tota soletta que de vère son Couiston fotre lo camp. Ie fâ dinse à son hommo po lâi dere à revère : « Eh bin ! te sâ, Couiston, se te rolbie atant lè z'ennemi que te m'a rolbia, t'i binstout générat. »

Et mon Couiston l'a déguierpâ.

Onna né que tota la dzornâ l'avâi bargagnâ et lè dragon à tsevau l'avant pacotâ dein lè trufâtre, Couiston l'avâi tant de vouarga et son ruque assebin qu'on arâi djurâ que lè doû ne fasant rein que ion. Principalameint que stau dzor Couiston l'ètai tant masi que l'avâi l'air asse bête que son zèbre. Sè redzoyessâi d'arrevâ vè onna carrâi iô dèvessâi lodzi. Vè l'ottô, noutron dragon vâi on demi-monsu (que l'ètai on bocon fôu) et que l'a cru, à la couleu dâi doû que l'arrevâvant l'on d'essu l'autro, que cein l'ètai bo et bin ion de clliau corps quemet on yayâi su lè z'ermeane et qu'on lâi dit lo centaure (à cein que raconte lo ministre, que l'a recordâ lo latin). Adan ie fâ dinse à Couiston :

— Iô allâ-vo dinse ?

— Su einvouyi pè lo gros major po veni dremi tsî-vo.

Lo mi-sou voâtaite on bocon clli l'hommo à duve tîte, mèsoure la porta de l'êtrâbllia et fâ :

— Lâi a pas moyan. Vo ne pouâide pas ein-trâ que dedein. L'è trau bas por vo.

Quand mon Couiston vâi cein, dècheint de tsevau po mèsourâ assebin la porta. Adan, lo mi foulâi dit dinse :

— Oh ! ne savé pas que la bête de d'essu sè pouâve dèmontâ. Du que cein sè démonte, l'è su que vo pouâide eintrâ !

MARC A LOUIS.

Mot d'enfant. — Un petit garçon de dix ans demande d'une voix émue à sa mère, veuve :

— C'est vrai, maman, que tu vas te remârier ?

— Eh ! oui, mon enfant.

Le pauvre petit, avec des larmes dans les yeux :

— Mais alors, tu ne t'appelleras plus comme papa ?

ANGOISSES PATERNELLES

Monsieur a accordé la permission du théâtre à Madame.

I^{er} TABLEAU

Monsieur (*qui a soif de solitude et de tranquillité*). — Eh bien ! tu es prête chérie ?

Madame. — Oui, mon ami. J'ai juste le temps d'aller prendre maman. Ce qu'elle va être heureuse !... Elle t'aime beaucoup, tu sais !

Monsieur (*sans élán*). — Et moi donc !

Madame. — Tu surveilleras attentivement bébê, n'est-ce pas ? Jeannette a le sommeil léger et...

Monsieur. — Oui, mon amie.

Madame. — Si elle pleure, tu lui prépareras des camomilles légères, avec un peu de sucre, très peu...

Monsieur. — C'est entendu.

Madame. — Au surplus, comme elle a suffisamment mangé, j'espère qu'elle dormira.

Monsieur. — Je l'espère de même. Allons, hâte-toi, tu vas te mettre en retard.

(*Nouveaux baisers. Madame part.*)

II^e TABLEAU

Monsieur. — Enfin, nous allons pouvoir travailler un brin. Et tout d'abord, allumons une de ces bonnes vieilles pipes (*il enflamme une allumette*). C'est égal, un peu de solitude et de tranquillité de temps à autre, ça fait du bien ! (*tirant une bouffée*) Ça repose ! (*avec conviction*) Ça détend les nerfs ! Voyons, où en étions-nous de notre fameux travail sur la liberté ? (*Il lit*) « Toutes les fois que nos volontés sont satisfaites nous sommes heureux ; malheureux si elles sont contrariées. Or la liberté n'est pas autre chose que la puissance de faire ce que l'on veut. La liberté et le bonheur ne sont donc qu'une seule et même chose. » Mais voilà qui n'est pas mal ! Pas mal du tout, vraiment. Allons, continuons.

(Au moment où il se met à écrire, un léger cri provenant de la chambre voisine se fait entendre.)

Monsieur (*vaguement inquiet*). — Allonsbon ! (*écrivant*) « Voilà la théorie, la formule idéale dont la réalisation... » (*nouveaux cris plus accentués*). Crac, voilà Jeannette qui s'éveille !

(Il sort un instant et revient portant le bébé qui crie à gorge déployée).

Monsieur (*caressant*). Pleure donc pas mignonne. Voyons ! Voyons ! Voulez-vous rire, mamz'elle, et bien vite !

Le concert continue.

Monsieur. — Je vais la bercer, ça la calmera (*il chante en se promenant de long en large*). Do, do, l'enfant do, la maman viendra tantôt, apporter du bon gâteau...

Une légère accalmie se produit.

Monsieur. — Je crois que ça marche. Elle va se rendormir. Do, do, l'enfant do, la maman...

Mlle Jeannette ouvre de grands yeux et se tait.

Monsieur (*triumphant*). Ça y est ! Il n'y a encore que les pères pour vous ramener un moutard aux bons sentiments. Maintenant, mademoiselle, on va vous déposer un instant sur ce canapé. Là ! Coucou, la voilà !

A peine se sent-elle abandonnée, que Mlle Jeannette reprend furieusement son solo.

Monsieur. — Mais qu'a-t-elle donc à crier ainsi ? Et puis, pas tant d'affaires : aux grands

maux les grands remèdes, préparons les camomilles.

Mlle Jeannette accepte deux ou trois cuillerées du breuvage. Après quoi :

Mlle Jeannette — Hi ! hi ! hi !

Monsieur. — Elle doit mourir de faim, la pauv're petite ! Et sa nounou qu'est pas là ! J'peux cependant pas lui donner à téter, moi. Si je lui offrais une becquée de confiture ? Mais voilà, c'est sans doute un peu lourd pour son jeune estomac. (*Il se remet à chanter*) Dodo, le bon gâteau... (*à part*) Je crois que je m'embrouille... (*Il tire sa montre*). Dix heures ! Est-ce que par hasard Suzanne aurait l'intention de passer la nuit au théâtre ? Ah ! les voilà bien les femmes ! Ça part, ça s'amuse, ça jabote, et ça abandonne leurs maris avec des tas de griots sur les bras. C'est dégoûtant, parole d'honneur !

(Pendant ce monologue, Mlle Jeannette a de nouveau fait silence. Soudain Monsieur sent une douce chaleur lui caresser la peau.)

Monsieur (*ahuri*). — C'que c'est que ça encore ? Ma parole, il me semble, on dirait... Mais oui, parbleu. Elle m'a, elle me, elle m'a bel et bien fait pipi sur le bras ! Elle t'élève bien, ta mère !!! Je lui présenterai mes compliments. (*Tirant sa montre*) Dix heures un quart, seulement ! (*anéanti*) Que vais-je devenir, mon Dieu !

M.-E. T.

Un mot de soldat. — Le fusilier J., équipé au complet, a pris congé de sa famille et rencontre un de ses amis, qui lui dit :

— Alors, tu pars, J., n'as-tu pas un peu d'émotion ?

— Oui, mon vieux, on part, l'arme au bras et larme à l'œil !

(*Certifié authentique par Closby.*)

LETTRE D'UN LAUSANNOIS

à un compatriote habitant t'Amérique.

Lausanne, 5 décembre 1914.

Mon cher ami,

Tout d'abord, merci de votre lettre, dont l'amabilité m'a fait oublier l'arrivée tardive. Cette maudite guerre a tout bouleversé.

Il paraît donc que l'Océan n'a pu vous défendre des atteintes de la conflagration européenne. La situation économique pâtit aussi, en Amérique, de ces tristes événements. Cela n'a rien de très naturel, en somme.

En Suisse, à Lausanne, tout au moins — car je ne sais ce qui se passe ailleurs — les apparences sont bien sauves, je vous l'assure. Qui ne saurait rien de la guerre ni de ses conséquences pour les neutres, ne se doutera nullement ici du malaise économique, encore qu'il frappe toutes les classes de la population.

À début des hostilités, nous avons été tous peu ou prou saisis d'une folle panique. Chacun se croyait perdu. On envahissait les magasins d'alimentation, on prenait d'assaut les banques. Les cafés fermaient à 10 heures du soir et, la nuit venue, on ne voyait pas plus clair en ville que dans un four. Tout divertissement, toute musique étaient interdits. C'était le règne de la terreur.

Puis, au bout d'un mois de guerre, lorsqu'on s'aperçut que nous étions encore de ce monde, que les belligérants — respectant mieux notre sol que celui de la pauvre Belgique — n'avaient pas envahi le pays, on revint à des idées plus raisonnables, à une plus juste conception des choses. La vie qu'on appelle « normale » reprit peu à peu. Et maintenant, mon cher ami, n'étaient les justes lamentations du commerce et de l'industrie ; n'étaient, dans les conseils, les rapports et les discours des magistrats attirant

l'attention de la population sur la gravité de la situation ; n'étaient, enfin, les journaux qui nous servent copieusement des nouvelles de la guerre, dont les contradictions nous laissent, le plus souvent, après lecture, Gros Jean comme devant, vrai, on ne se doutera pas, ici, que l'Europe est mise à feu et à sang.

Nous devions être, durant tout l'hiver, sevrés de tout plaisir : nous en avons, mon cher, plus que jamais. Il ne nous manque rien. Nous n'avons que l'embarras du choix. Et toutes ces entreprises de divertissements font leurs affaires, dit-on. Tant mieux pour elles.

Il n'est pas jusqu'à la philanthropie qui s'est faite « impresario ». Et je vous assure qu'elle s'y entend à merveille. Rien ne l'arrête, pas même la crainte d'un « fiasco ». Du reste, le fiasco n'étant jamais que financier, ce sont les bénéficiaires qui « écopent », comme disent les gosses. Ces pauvres bénéficiaires !

Et la philanthropie est si bonne fille ; elle a des complaisances infinies. Comment, en effet, se reprocher un luxe, une dépense excessive ou inutile, ou même un plaisir superflu que couvre le drapeau de la charité. Souvent le résultat final est bien maigre, en regard de l'effort, ainsi que des sommes dépensées en frais d'organisation. Qu'importe ! On s'est bien « amusé ».

Représentations, concerts, récitals, thés, soirées dansantes, conférences se succèdent sans interruption. Oh ! des conférences, ce qu'il y en a ! Le règne du verre d'eau sucrée n'est pas près de finir !

Nous sommes au milieu du bal, c'est-à-dire de la conflagration, et nous dansons, mon cher ; mais pas comme les braves qui sont dans les tranchées ou qui veillent à la frontière. Nous dansons au son des violons.

Il semble qu'en des temps aussi graves que ceux que nous passons, une philanthropie plus directe et discrète, sans coûteuse mise en scène, sans grand orchestre, serait mieux de saison.

Ah ! sans doute, on ne peut bannir de la vie tout plaisir, d'autant que les pleurs et grincements de dents ne changeront rien à la situation, vraiment critique, que nous traversons. Mais que l'on prenne du plaisir pour ce plaisir lui-même, franchement, bien qu'avec modération, puisque les circonstances le commandent. Que la philanthropie quitte ses habits de fête — ils détonnent — et qu'à la seule vue de son regard suppliant, les bourses s'ouvrent spontanément et que son escarcelle se remplisse des dons les plus modestes comme des plus riches, généreusement et simplement donnés.

N'êtes-vous pas de cet avis, cher ami ?

X.

CHANSON DU LABOUREUR

(CROQUIS BROYARD)

Il y a quelques années, M. G. Duruz, à Estavayer — dont le frère est un de nos écrivains aimés — groupa une intéressante plaquette, *A bâtons rompus*, un certain nombre de pièces de vers sans prétention, dédiées à ses amis.

Cette plaquette fut éditée par H. Butty & Cie, libraires, à Estavayer. La « Chanson du laboureur », que voici, en est extraite et donnera certainement envie à beaucoup de lire tout le recueil.

A l'habile régisseur Léon Duc.

Mon cheval gris, ma vache noire
Sont plus forts qu'un couple de bœufs ;
Ils sont nés chez moi tous les deux
Et n'iront pas au champ de foire.

Hardi, la Grise ! Ohé, Derbon !
Tirez, tirez, creusez profond.

Le soleil, ainsi qu'une gloire,
Monte dans le vaste ciel bleu :
La plaine semble toute en feu
Et fume comme une bouilloire.

Hardi, la Grise ! Ohé, Derbon !
Tirez, tirez, creusez profond.
Enfoncez vos pieds dans la terre,
Tirez, ou gare l'aiguillon !
Le soc qui trace le sillon
Rend mon champ fertile et prospère.
Hardi, la Grise ! Ohé Derbon !
Tirez, tirez, creusez profond.
Quand viendra la moisson prochaine,
Pour la litière et pour le pain.
Nous aurons la paille et le grain
Dont notre grange sera pleine.
Hardi, la Grise ! Ohé, Derbon !
Tirez, tirez, creusez profond.
Le pain bis, au cœur de ma fille,
Mettre du sang et son luron
Sera fier à la Bénichon,
Car Monique est belle et gentille.
Hardi, la Grise ! Ohé, Derbon !
Tirez, tirez, creusez profond.

G. DURUZ.

La Bibliothèque de tout le monde. — On sait que MM. Georges Bridel et Cie, éditeurs, à Lausanne, ont eu la très heureuse idée de publier une nouvelle édition populaire, illustrée, desromans, si goûts jadis chez nous, de Urbain Olivier. Quelques-uns d'entre les plus marquants de ces ouvrages ont déjà paru. Il vient d'en sortir un nouveau, *Reymond le pensionnaire*, qui retrouvera sûrement de fidèles lecteurs, vieux et jeunes. — Prix 1 franc.

SOYEZ LES BIENVENUS !

En ce moment, où l'on s'efforce de dissiper les divergences de sentiments qui ont risqué de diviser un moment Suisses allemands et Suisses latins ; alors qu'on constate avec plaisir, partout, l'accueil cordial que, sans distinction de race ni de confession, rencontrent les troupes dans les régions diverses où elles sont cantonnées, il nous a paru intéressant de reproduire les lignes suivantes, parues dans *L'Indicateur*, de Fribourg, en février 1857, c'est-à-dire au retour de nos soldats de la campagne du Rhin.

* * *

« L'enthousiasme des citoyens a éclaté dans la plupart des villes suisses pour le passage des soldats de la patrie marchant à la frontière. Un accueil moins chaleureux, mais néanmoins sympathique et reconnaissant attend les soldats dans presque tous les cantons à leur retour dans leurs foyers. Morat, entre autres, s'est distingué par sa bonne et cordiale réception des artilleurs fribourgeois, le 30 janvier, comme Vevey et Bulle s'étaient honorés par leur conduite confédérale à l'arrivée des fantassins valaisans quelques semaines auparavant. Les braves enfants du Bas-Valais ne tarissaient pas d'éloges sur le fraternel enthousiasme qui les avait accueillis dans ces deux petites villes. En revanche, ils n'ont pas beaucoup vanté leur réception à Fribourg même. Nous sommes devenus, semble-t-il, dianirement froids et inhospitaliers, nous les bons vieux et loyaux confédérés d'autrefois.

» Qu'est-ce à dire ?

« Que fatigué d'un long voyage,
Un soldat arrive en ces lieux,
Quel que soit son rang ou son âge,
J'aime à le traiter de mon mieux.
J'ai l'espérance consolante
Que sous des climats différents,
Peut-être une main bienfaisante
En fait autant à mes enfants ! »

» Si tout le monde pensait comme l'aimable et spirituelle fribourgeoise qui a fait ces vers, étendue sur sa cause de grand-maman, une visière verte sur ses lunettes, nous aurions une température plus élevée de bienveillance et d'entrain patriotique : bien que dans ces vers, ma foi, il y ait encore un peu de cette morale de l'intérêt, de cette fraternité de calcul qui a

marqué de son cachet tant d'esprits du siècle précédent, et qui ne s'est pas totalement perdu dans le noble siècle où nous vivons. Les vieux Suisses qu'il ne faut pas juger sur les déclamations intéressées de certains panégyristes, ni de certains détracteurs, les vieux Suisses étaient heureux et fiers de voir apparaître au milieu d'eux des confédérés, et laissaient voir toute leur joie dans les larmes d'émotion qui coulaient sur leurs mâles visages, et dans les robustes poignées de mains qu'ils échangeaient avec les *Eidgenossen*. C'étaient là de beaux moments où l'*Union* des cœurs suppléait à l'*Unité nationale*, sans rendre celle-ci moins nécessaire, moins désirable. Or, rien de plus propre à favoriser, à fonder l'*Union des cœurs*, unique base durable d'un Etat libre que la cordialité de l'accueil et la franche et généreuse hospitalité des anciens jours. »

Entre amies. — On détaille une dame qui est encore jeune et jolie, mais qui se maquille à outrance.

— Elle a une main charmante, dit l'une.

— Oui, mais elle a un bien vilain pied, dit une autre.

— Soit ; mais vous m'accorderez qu'elle a un teint !...

— Oui... un teint de « riz et de rose ! »

Chœur d'Hommes de Lausanne. — Pour contribuer dans la mesure de ses moyens aux secours que les circonstances actuelles rendent si urgents en faveur des nécessiteux de Lausanne, cet hiver, *Le Chœur d'Hommes de Lausanne*, en collaboration avec le *Chœur du Conservatoire*, donnera le vendredi 22 janvier 1915, au Temple de St-François, un concert patriotique sous la direction de M. le professeur Dénéréaz.

La totalité de la recette, sans aucune déduction quelconque, sera remise à la disposition du Comité central de secours.

Le programme de ce concert, élaboré avec soin, ne contient que des œuvres suisses de caractère patriotique.

Le public lausannois, tout en collaborant à l'œuvre centrale de secours de notre ville, éprouvera certainement une jouissance particulière à entendre des œuvres de chez nous, exécutées avec toute la science musicale que sait exiger M. le professeur Dénéréaz et tout le sentiment que sauront y mettre les exécutants des deux sociétés.

Invitation. — Vous savez, chère madame, nous comptons sur vous pour notre petite soirée, ainsi que sur votre mari.

— Est-ce qu'il faudra se faire belle ?

— C'est inutile. Venez comme vous êtes.

Théâtre. — Voici les spectacles de la semaine :

Demain dimanche, *Maman Colibri*, pièce en 4 actes de Henry Bataille, qui eut grand succès jeudi.

Mardi 15, pour la première fois à Lausanne, *Disparu !* vaudeville en 3 actes, de A. Bisson.

Jeudi 17, *Le Duel*, pièce en 3 actes, de H. Lavedan.

Une semaine bien intéressante.

* * *

Kursaal. — Le Kursaal tient un nouveau succès. Il nous a donné hier une première de *Mon Bébé*, pièce en 3 actes, très amusante, de Maurice Hennequin, fort bien interprétée. — Ce soir samedi, et demain dimanche, même spectacle.

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linge pour trousseaux. Adressez-vous à Walther Gygax, fabricant à Bleienbach.

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choraliens, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.